

Première partie : le semeur

Il y a des paraboles que l'on connaît si bien que l'on risque de ne plus les entendre. Celle du semeur est de celles-là. Depuis l'enfance, nous savons qu'il y a quatre terrains : le chemin, les pierres, les épines et la bonne terre. Nous savons aussi qu'il faudrait être la bonne terre. Alors, presque malgré nous, nous transformons cette parabole en examen de conscience. Quel terrain suis-je aujourd'hui ? Suis-je assez profond ? Assez disponible ? Assez fidèle ?

Ces questions ne sont pas mauvaises. Jésus lui-même invite chacun à écouter avec attention. Pourtant, si nous nous arrêtons là, nous passons peut-être à côté de la première merveille de cette parabole.

Car le premier personnage n'est pas la terre. Le premier personnage, c'est le semeur. Avant qu'il y ait un chemin durci, des pierres, des ronces ou une bonne terre, il y a un homme qui sort. Jésus commence simplement : «Un semeur sortit pour semer.»

Dieu n'attend pas que le monde devienne accueillant. Il ne reste pas derrière les murs de son ciel. Il sort. Il vient à notre rencontre. Il prend le risque de la route, du vent, des oiseaux, des refus et des échecs apparents. Le Royaume de Dieu commence ainsi : non par une démonstration de puissance, mais par une poignée de semences lancées à pleines mains. Voilà sans doute ce qui a surpris et décontenancé les disciples.

Eux, ils attendaient un Messie victorieux. Ils rêvaient d'une moisson éclatante, d'un royaume enfin établi, d'un triomphe qui balaierait le mal. Jésus leur parle d'un paysan. Ils attendaient un roi couronné. Et au lieu de cela, Jésus leur montre un semeur couvert de poussière. Ils attendaient une récolte. Jésus parle d'une semence presque invisible.

À travers cette belle image du semeur, Jésus fait la meilleure théologie possible. Il nous dit qui est Dieu. Sa puissance, nous dit Jésus, ne ressemble pas à la nôtre. Elle choisit la patience plutôt que la force. Elle préfère le commencement discret aux éclats du spectaculaire.

Toute la vie de Jésus raconte cette parabole. Il marche de village en village. Il parle. Il guérit. Il relève. Il pardonne. Il donne. Il se donne. Comme un semeur qui ne garde rien dans ses mains.

La semence, c'est sa parole. Mais plus profondément encore, la semence, c'est lui-même. Toute sa vie devient un grain confié à la terre des humains. N'est-ce pas ce qu'il dira plus tard : «Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» ? La parabole annonce déjà la croix. Le Christ est le semeur. Le Christ est aussi la semence. Et c'est peut-être là la première bonne nouvelle de ce récit : Dieu ne cesse jamais de semer.

Nous, nous comptons les réussites. Dieu continue de donner. Nous regardons les terrains. Lui regarde la fécondité cachée de sa parole. Nous nous décourageons facilement. Lui recommence chaque matin. Chaque dimanche

où l'Évangile est proclamé, le Christ sème. Chaque fois qu'un enfant entend une histoire biblique, le Christ sème. Chaque fois qu'un pardon est demandé, qu'une parole de paix est offerte, qu'une espérance renaît dans une maison éprouvée, le Christ sème encore.

Et pourtant... Quel étrange semeur ! Dans nos jardins, nous choisissons soigneusement l'endroit où planter. Nous préparons la terre. Nous évitons les cailloux. Nous arrachons les mauvaises herbes. Lui fait tout le contraire. Il jette la semence partout. Sur le chemin. Sur les pierres. Parmi les épines. Et aussi sur la bonne terre.

Nous pourrions presque lui dire qu'il gaspille son grain. Mais Dieu n'est pas un comptable. Il est prodigue. Sa grâce ne fonctionne pas selon les calculs de la rentabilité. Elle déborde. Elle ose. Elle espère. Elle croit encore possible ce que nous avons déjà déclaré perdu.

Et pendant que nous dressons la liste des impossibles, des «il n'y a plus rien à faire», le Christ continue de semer. C'est peut-être cela, le premier appel de cette parabole : regarder les autres avec les yeux du semeur. Personne n'est définitivement condamné à rester un chemin. Aucun cœur n'est voué pour toujours à la pierre. Aucune existence n'est condamnée à vivre sous les ronces. Parce que Dieu continue de semer, inlassablement, généreusement, avec amour.

Lors d'une session de formation avec mes collègues vicaires à Zurich cette année, l'une d'entre elles s'est exaspérée, au cours d'une discussion de fond, de nous entendre employer sans cesse le mot «Évangile» en Église, alors qu'il lui semblait souvent rester vague, presque insaisissable. Je crois qu'elle n'a pas tort. Mais voici une certitude qui, elle, découle de la parabole : l'Évangile refuse les fatalités.

Il ne nie pas les blessures. Il ne minimise pas les résistances. Mais il affirme qu'aucune terre n'est abandonnée par le Semeur. Voilà pourquoi cette parabole n'est pas d'abord un jugement. Elle est une espérance. Elle ne commence pas par nos limites. Elle commence par la fidélité de Dieu. Et cette fidélité est infiniment plus solide que nos inconstances.

Il y aura des saisons où la Parole glissera sur notre cœur comme la pluie sur une pierre. Il y aura des jours où nous accueillerons l'Évangile avec enthousiasme avant de l'oublier presque aussitôt. Il y aura des périodes où les inquiétudes rempliront tout l'espace.

Le miracle n'est donc pas d'être parfait. Le miracle est que le Christ ne cesse jamais de revenir. Chaque matin, il sort encore. Chaque matin, il porte encore son sac de semences. Chaque matin, il croit davantage en notre avenir que nous-mêmes. Et c'est peut-être cela, la grâce : être aimé par quelqu'un qui ne renonce jamais à nous.



Deuxième partie : la parole

Nous avons parlé du semeur. Que peut-on dire de sa semence, de la parole ? Car la Parole de Dieu n'est pas un simple son qui traverse l'air. Elle est une semence vivante. Elle porte en elle une force de vie. Elle cherche moins à nous informer qu'à nous transformer.

Une graine ne demande pas seulement à être regardée. Elle demande à être enfouie. C'est là peut-être notre difficulté. Nous aimons les idées qui nous séduisent. Nous aimons les émotions spirituelles qui nous élèvent. Nous aimons les prédications qui nous réconfortent. Mais la Parole de Dieu veut aller plus loin. Elle désire descendre jusqu'à ces profondeurs où se prennent nos véritables décisions, où se forment nos véritables convictions.

Or cette descente est lente. Elle ressemble davantage au travail silencieux des racines qu'à l'éclat d'un feu d'artifice. Les racines ne font pas de bruit. Elles travaillent dans le secret. Elles cherchent l'eau lorsque la terre devient sèche. Elles s'accrochent lorsque le vent souffle.

Nous, nous voulons des résultats rapides. Des changements visibles. Une foi immédiatement efficace. Mais Jésus nous parle d'une patience végétale. La vie de Dieu pousse autrement. Elle accepte les saisons. Elle connaît les hivers. Elle supporte les sécheresses. Elle continue pourtant son œuvre invisible. C'est pourquoi la bonne terre n'est pas la terre parfaite. Elle est la terre qui accueille. Elle ne prétend pas tout comprendre. Elle ne maîtrise pas le mystère de la croissance. Elle consent simplement à recevoir.

Recevoir la Parole, c'est parfois accepter qu'elle nous dérange. Qu'elle bouscule nos certitudes. Qu'elle déplace nos priorités. Qu'elle ouvre une porte que nous préférerions garder fermée. Il arrive que Dieu frappe doucement à la porte d'un cœur pendant des années. Jamais il ne l'enfoncé. Jamais il ne contraint. Mais il revient. Toujours. Avec cette patience qui appartient à l'amour.

Les épines, elles aussi, nous parlent. Jésus les nomme dans l'explication de sa parabole : les soucis, la séduction des richesses, les préoccupations de la vie. Remarquons qu'il ne parle pas ici de grandes fautes. Les épines ne sont pas nécessairement le mal spectaculaire. Elles sont souvent le trop-plein. Trop de bruit. Trop d'informations. Trop d'activités. Trop de préoccupations. À force de courir, nous finissons par ne plus entendre. À force de remplir nos journées, nous ne laissons plus d'espace où la Parole puisse respirer.

Puis Jésus termine sa parabole par une image qui dépasse toutes les attentes. La bonne terre produit du fruit : trente, soixante, cent pour un. Pour les auditeurs de Jésus, c'est une récolte extraordinaire. La grâce de Dieu ne produit jamais de petits fruits. Lorsqu'elle trouve un cœur disponible, elle ouvre un avenir que personne n'avait ima-

giné. Pensons aux disciples. Quelques pêcheurs de Galilée. Des hommes ordinaires. Des femmes souvent invisibles aux yeux du monde. Qui aurait parié sur eux ? Qui aurait imaginé que leur témoignage traverserait les siècles ? Le fruit de Dieu dépasse toujours les calculs humains.

Et peut-être faut-il ici corriger une idée que nous entretenons parfois. Porter du fruit ne signifie pas accomplir des choses extraordinaires. Le fruit d'un arbre n'est jamais destiné à l'arbre lui-même. Il nourrit les autres. Ainsi en est-il de la vie chrétienne. Le fruit peut être une parole qui relève. Une fidélité discrète. Une réconciliation longtemps attendue. Une visite à une personne seule. Une prière persévérante. Une espérance maintenue au cœur de la nuit. Et aussi, parfois, une idée, une intuition qui oriente d'un coup toutes nos pensées dans la bonne direction.

Pour terminer, j'aimerais répéter le début de mon propos de ce matin. La parabole ne nous demande pas d'abord, je crois : «Quel terrain es-tu ?» Elle nous annonce d'abord : Regarde, le Semeur est sorti pour nous. C'est Dieu, c'est de lui que vient toute vie et tout recommencement. Il est le Semeur qui ne se fatigue pas. Le Semeur qui n'économise pas sa semence. Le Semeur qui croit encore à la fécondité de nos vies lorsque nous n'y croyons plus. Le Semeur qui traverse les saisons de notre existence sans jamais abandonner son champ.

Et ce Semeur nous appelle à lui ressembler. Dans nos familles. Dans notre Église. Dans notre travail. Dans nos amitiés. Ne pas renoncer trop vite aux autres. Continuer à semer une parole de paix là où règne la colère. Semer un geste de bonté là où grandit l'indifférence. Semer le pardon là où chacun compte les blessures. Semer l'espérance là où tout semble stérile. Nous ne sommes pas responsables de la croissance. Nous sommes responsables de la fidélité. Les semences nous sont confiées, mais le fruit appartient à Dieu.

Alors sortons, nous aussi. Les mains ouvertes. Le cœur libre. Sans peur des pierres. Sans peur des ronces. Sans peur même des chemins durcis.

Car le monde n'attend peut-être pas d'abord des chrétiens victorieux. Il attend des semeurs. Des femmes et des hommes assez confiants pour croire que la Parole de Dieu possède une force que rien ne peut définitivement arrêter.

Et lorsque viendra le temps de la moisson – dans cette vie ou à la «suite des jours» comme le dit l'Ancien Testament – nous comprendrons enfin que, depuis le commencement, ce n'était pas d'abord notre œuvre. C'était la sienne. Amen.

*Paul Schalck, dimanche 12 juillet 2026,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

